63e ANNÉE — JUIN 1920

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

Rédacteur en Chef : KERMARIO

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

A Jeanne d'Arc

Nous tenons à nous associer aux hommages officiels qui ont été rendus ces jours derniers à la grande héroïne.

Jeanne d'Arc n'appartient à aucun parti. Elle incarne le sacrifice pour la grandeur de la patrie, pour la vérité, pour la justice. Aux moments troublés que nous vivons, il est bon d'élever nos pensées vers cette noble figure, vers ce grand médium, vers cette martyre de sa foi.

Puisse sa mémoire devenir le symbole de l'union et de la fraternité des peuples !

J. M.

Le jugement de l'Eglise [1]

II

Morale au rabais et Salut aisé

Chaque Eglise a la prétention de valoir mieux que les autres. Vous auriez de la peine à convaincre un sectateur de Mahomet que Dieu a des attentions toutes particulières pour le catholicisme qui s'arroge une écrasante supériorité, en exaltant ses saints et en rabaissant systématiquement ceux des autres cultes, sans réfléchir que cette tendance au dénigrement constitue une infériorité. Il faut s'efforcer de ne pas l'imiter. Sachons reconnaître ses vertus : si nous n'avons pas d'autres mérites, nous aurons du moins celui de lui rendre justice.

Eh bien, oui, nous admirons les héros de la vie spirituelle dont il se vante, ses religieux de toute catégorie, les uns adonnés à la contemplation, les autres dévoués à des œuvres de philanthropie, ceux-ci nous paraissant plus intéressants que ceux-là. Il est beau de s'imposer des macérations dans un cloître, alors que tant d'épicuriens songent uniquement aux plaisirs des sens ; il est plus méritoire de rester dans le monde pour s'y rendre utile à ses semblables, ce qui n'empêche pas d'élever son âme à Dieu. Quoi qu'il en soit, le trait caractéristique de ces hommes éminemment pieux, c'est l'ambition de s'affranchir le plus possible de l'esclavage de la chair, pour assurer la prépondérance à l'esprit.

Le spiritisme, accusé par les fanatiques de sacristie de professer une morale au rabais, a précisément l'amour de cet idéal, avec plus de bon sens toutefois. Assurément tous les spirites ne le réalisent pas ; la plupart en sont fort éloignés, se contentant de demander aux communications médianimiques, soit du divertissement, soit des preuves de la survie, sans songer à la purification de leur âme. Et les familiers de vos sanctuaires, oseriez-vous soutenir qu'ils ne s'abaissent jamais à des pensées vulgaires? Ne sont-ils pas trop nombreux les dévots légers qui vont aux offices et à confesse, citent volontiers des maximes de l'Evangile et quelquefois ne valent guère mieux au fond que les pires des mécréants? Ceux-ci d'ailleurs ne manquent pas d'en faire malicieusement la remarque, avec le tort de s'en prendre à la religion, comme si elle était responsable des inconséquences de ses partisans. Abstenons-nous des jugements inspirés par le parti-pris ; ce sera une excellente manière de tra-

(1) Voir le numéro de Mai.

vailler à notre salut. Donnez-vous donc la peine d'examiner sans prévention un spirite de bon aloi. Cet homme est profondément pénétré de l'idée qu'en se désincarnant il continuera de vivre, accompagné de ses œuvres, dans un monde où sa condition sera d'autant plus heureuse qu'il aura davantage résisté aux séductions de la matière. Il cherche dès maintenant à réduire le plus possible, dans son âme, la part de la bête. Ce n'est pas qu'il espère se libérer, mais il y tend avec le sentiment de sa faiblesse, et cette humilité marque déjà un progrès dans l'évolution grandiose qui le mènera à la compagnie des Esprits supérieurs, sur les plans les plus élevés de l'Au-delà. Loin de s'isoler pour perdre son temps dans les pratiques des ascètes qui se rendent impropres par un excès d'austérité à des œuvres beaucoup plus utiles, il vit dans la mêlée, persuadé que la charité est la vertu par excellence, surtout quand elle enfante des œuvres de solidarité. La société est un organisme dont les individus doivent se considérer comme des membres intéressés, chacun selon ses aptitudes, à assurer la prospérité. Voilà, semble-t-il, la bonne manière d'honorer la Divinité qui n'a que faire des prières stériles où l'on puise surtout la satisfaction de se croire meilleur. Direz-vous que cette morale n'a rien d'original et qu'on en trouve la substance dans l'enseignement du Christ? Il ne s'agit pas d'être original ; la grande affaire est d'être vrai, et le spiritisme, en apportant quelque chose de nouveau, la démonstration expérimentale de la survie, n'a nullement la prétention de supplanter le christianisme, puisqu'il aspire plutôt à le servir ; on lui ferait injure, si on lui prêtait l'intention de rompre avec la plus respectable des traditions. Qui sait si l'Église, hostile en ce moment, ne s'efforcera pas plus tard de l'utiliser dans l'intérêt de son apologétique de plus en plus impuissante? Ce ne serait pas la première fois qu'elle changerait ses batteries, pour consolider son prestige, sans avouer toutefois ses errements.

La morale du spiritisme, ajoute-t-elle, manque de sanction. On évolue dans votre Au-delà, et il en résulte pour les plus mauvais la perspective de parvenir au salut comme les meilleurs d'entre les hommes. Pourquoi se gêner alors? Procurons-nous les jouissances des sens trop douces pour être négligées. Quand nous ne serons plus dans notre corps, nous agirons autrement ; en attendant, embellissons notre vie des plaisirs variés que le monde nous offre et qui probablement sont légitimes, puisqu'ils répondent si bien à nos goûts. Morale au rabais, salut aisé !

Etes-vous sûr d'interpréter sainement la pensée du spiritisme? Le désir de l'amoindrir ne vous rendrait-il pas injuste à son égard? L'homme qui pratique une morale relâchée retarde son évolution, et le progrès qu'il n'aura pas réalisé sur la Terre, il sera obligé de le conquérir avec

peine dans une nouvelle économie. Ce travail de réparation accompagné de regrets sera son châtiment proportionné aux fautes. Ses manquements au devoir resteront attachés à sa personne, jusqu'à ce qu'il en ait suffisamment expié les effets en s'améliorant. Cette nécessité n'est-elle pas de nature à inspirer des réflexions salutaires?

Cela ne suffit pas, répliquerez-vous. Que vous faut-il donc? La doctrine des peines éternelles seule capable de terrifier le pécheur? L'enfer, tel que vous le concevez, a-t-il une vertu moralisatrice? Le vrai croyant est fortement impressionné par la perspective de tortures épouvantables ; il l'est au point que certains en deviennent fous. Mais sont-ils nombreux aujourd'hui ceux que ce dogme retient sur la pente du péché? La plupart de nos contemporains ne le prennent pas au sérieux à cause de sa monstruosité. Comment ! vous nous présentez Dieu sous les traits d'un père juste et bon, et, naïvement inconséquent, vous lui attribuez des sentiments dont vous seriez indigné qu'on vous supposât capable. Si votre enfant se conduit mal, vous lui montrez un visage sévère, et si, étant majeur, il ne tient pas compte de vos remontrances, vous l'abandonnez à son malheureux sort. Le jour où il vous revient repentant, le repoussez-vous impitoyablement? A moins que vous ne soyez vous-même pervers, vous l'accueillerez sans hésiter, heureux de le confirmer dans ces dispositions par votre bonté. L'inflexibilité vous rendrait odieux et pourrait lui donner l'attrait d'une victime digne de pitié. Votre Dieu, présenté comme un impitoyable justicier, est un tyran avide de vengeance, si outré qu'il révolte la conscience.

Voulez-vous ramener les gens à la religion, commencez par les réconcilier avec le bon sens, ce « maître de la vie humaine », comme dit Bossuet. Si le dogme s'écarte de la droite et saine raison, beaucoup de gens ne rompront pas ouvertement avec une Eglise dans laquelle ils sont retenus par des intérêts ; mais, sans le moindre scrupule, ils penseront à leur guise et les flammes inextinguibles de votre enfer les impressionneront moins qu'un feu follet dans un cimetière. Par une doctrine raisonnable, vous aurez plus de prise sur leur entendement, ce qui vous conduira peut-être à améliorer leur conduite. Le spiritisme puise une partie de sa force dans la modération de ses menaces qui ont plus de chances de ne pas manquer le but en le dépassant. La peine dont il avertit le méchant découle naturellement de ses actes, de sorte que le délinquant devra s'en prendre à soi-même ; mais la porte reste ouverte au repentir et, par lui, à l'amendement, conséquemment au bonheur venant à la suite de l'expiation. Cela n'est-il pas plus rationnel que des tortures indéfiniment subies sans aucun espoir d'amendement?

On dira que Dieu étant infini, l'offense du pécheur est infinie aussi :

donc la peine doit être infinie. Cette logomachie scolastique n'est que du raisonnement dépourvu de raison, pour parler à peu près comme Molière. Que suis-je, pauvre atome, devant l'Eternel? Une créature infime, apparue en un point de l'espace et du temps, secoué par les tempêtes de la destinée, le plus souvent ignorant de mon bien, libre sur la longueur d'une chaîne qui, par les anneaux de la race, du climat, de l'éducation, du milieu, de l'hérédité, me lie à un caractère déterminé, assiégé malgré ma faiblesse par mille tentations, souffrant constamment de mes chutes dont je ne suis souvent averti que par mes meurtrissures, et, pour comble d'infortune, condamné à des misères indépendantes de ma volonté, privations, maladies, intempéries, déboires, toute la gamme de la douleur humaine, depuis les sensations vaguement pénibles jusqu'aux plus intolérables. Il vous faut, pour satisfaire votre âme de théologien orthodoxe, un enfer où le damné brûlera éternellement, pour assouvir la colère du Tout-Puissant. Raisonneur forcené, l'enfer ne commence-t-il pas déjà sur la Terre, même parfois pour ceux dont on envie le bonheur, en se laissant tromper à de belles apparences? S'il doit continuer dans l'Au-delà avec une aggravation qui dépasse l'imagination, le condamné n'inspire-t-il pas plus de sympathie que le juge? M'accusez-vous de blasphémer? Moi, je vous accuse d'outrager la Providence, parce que vous lui prêtez des sentiments abominables.

Le spiritisme, dut-il augmenter une réprobation dont il s'honore d'ailleurs, affirme que la vie d'outre-tombe dépasse en bonheur celle d'ici-bas, sauf exception pour les grands criminels. Qu'y a-t-il donc de si dangereux pour la morale dans la croyance qu'après avoir tant souffert sur la Terre, il ne vous sera pas infligé des tourments sans fin? On éprouvera d'autant plus de difficultés à monter qu'on sera parti de plus bas, c'est logique ; mais que le progrès soit interdit au méchant, rien de plus inique, à moins que le coupable ne s'obstine dans l'endurcissement, et, même dans ce cas, il finira vraisemblablement par se raviser, ce dont vous devriez en bon chrétien vous réjouir. Au moment de la désincarnation, apprenons-nous par des communications, on a un seul soulagement, celui d'être débarrassé des souffrances inhérentes au corps. Indépendamment de la maladie désormais vaincue, on est affranchi des soucis parfois dévorants de la nourriture, du vêtement et de l'habitation. Ce n'est pas que la vie s'écoule dans une paresseuse béatitude. L'une des premières impressions est de se trouver dans un monde tout nouveau, puisque des facultés latentes, naguère opprimées par la chair, se sont magnifiquement épanouies. Nous avons la révélation de splendeurs dont les Esprits ne peuvent, dans leurs messages, nous donner une idée approximative, parce que nous sommes incapables de les comprendre.

Après l'émotion produite par tant de beauté, commence pour nous l'obligation de travailler à notre avancement, car nous avons une multitude de sphères à parcourir. Nous apprenons que, bien au-dessus de nous, vivent des Esprits plus évolués dans la compagnie de qui nous entrerons, quand nous aurons progressé. Pour monter jusqu'à eux, il faut se spiritualiser davantage, remplir des missions, grandir en se donnant, et, par un changement de nature, s'adapter à une promotion. Que d'efforts, mais aussi que d'émerveillements !

« J'estime, dit l'apôtre Paul dans son épître aux Romains, VIII. 18, j'estime que les souffrances d'à présent ne sont rien, en comparaison de la gloire qui doit un jour se révéler pour nous. » Le spiritisme la fait briller, cette gloire, à nos yeux, en modifiant le vieux dogme dont il conserve l'essentiel. Au Dieu implacable de l'orthodoxie, il substitue le Dieu clément de la conscience, et loin d'ébranler la morale, il en fortifie les fondements par une plus saine conception de la justice. Représentez-vous un homme solidement établi dans cette foi : la vision de cet avenir sublime, au lieu d'incliner son âme vers les impuretés de la Terre, ne les lui rendra-t-elle pas, par le contraste, encore plus repoussantes?, Des biens pour lesquels on se passionne en général lui paraîtront singulièrement mesquins, et, s'il n'imite pas les anachorètes qui désertent le monde pour mieux s'occuper du salut de leur âme, c'est afin de composer une vertu plus utile, en acceptant les obligations souvent très dures de la vie de famille et de société. Il ne mérite pas moins votre estime que les saints dont vous êtes justement fier pour votre Eglise.

Alfred BÉNEZECH.

Quelques réflexions philosophiques (1)

II

Nécessité d'une loi morale

Tel est le bilan de notre situation morale. Les religions ont perdu une grande partie de leur crédit. La philosophie est restée dans ses rêveries. Le laïcisme n'a rien trouvé. L'homme n'a décidément plus ce fanal qui autrefois éclairait sa route. Il s'en éloignait bien souvent, mais la lumière n'en brillait pas moins et, dans les heures critiques, donnait un

(1) Voir Mai.

point de ralliement. Aujourd'hui, comme autrefois, il a besoin d'être heureux, mais c'est sur la Terre qu'il cherche le bonheur.

Cette espérance d'une vie meilleure qui donnait aux pauvres, aux infirmes, à tous ceux qui subissent les épreuves de la vie la force de supporter leurs misères, cette espérance, dont le Christianisme avait fait une vertu, a peu à peu disparu. Il en est résulté tous les désordres moraux qui troublent la vie des nations. Les hommes d'une culture intellectuelle inférieure en sont encore à ne concevoir d'autre but que l'amélioration de leur vie matérielle et, comme conséquence, tous leurs efforts sont consacrés à gagner cet or qui permet de satisfaire tous les appétits. L'argent est devenu leur Dieu et pour atteindre ce Dieu, ils méconnaissent trop souvent, sinon les intérêts du prochain, au moins ceux de la collectivité.

Sans doute il n'est point défendu d'apporter à notre vie terrestre tout le confort que nous pouvons légitimement lui donner. Mais, avec ce progrès matériel, doit croître parallèlement le progrès intellectuel et moral. N'oublions pas que « l'homme ne vit pas seulement de pain ». Or, de quelle nourriture s'alimentent l'intelligence et le cœur de presque tous ces hommes, dont la préoccupation unique est l'augmentation de leur gain? Allez, pour le savoir, parcourir le journal qu'ils lisent régulièrement chaque jour, ou feuilleter le livre, qui, de temps en temps, s'égare entre leurs mains. Dans l'un comme dans l'autre, vous ne trouverez rien qui soit de nature à élever le niveau moral du lecteur. Quant aux hommes d'une culture intellectuelle plus élevée qui, malheureusement en grand nombre, ont abandonné toute croyance religieuse, ils ne peuvent que gémir en présence d'un détraquement moral dont ils sont les premiers artisans. Pour eux, l'homme n'est qu'un malheureux venu sur terre pour souffrir et tomber ensuite dans le néant, et leur doctrine, s'ils voulaient être tout à fait logiques, les conduiraient droit au nihilisme et au suicide.

N'est-il donc pas possible de ralentir, sinon d'arrêter ce courant? Ne peut-on pas tenter de mettre un terme à cette propagande matérialiste qui trouble le monde depuis plus d'un siècle?

Il est sans doute un peu téméraire de venir, une fois encore, et après tant d'autres, faire cet essai, mais lorsqu'il s'agit de restaurer, ou peut-être même de reconstruire, un monument aussi important qu'est la loi morale, n'est il pas du devoir de chacun d'apporter, autant que possible, sa petite pierre ?

La loi morale est destinée à diriger et régler les actes moraux, qui sont parmi les plus complexes que l'on puisse envisager, car ils intéressent ce qu'il y a de plus profond et de plus caché au monde : l'intimité

de la conscience humaine. Ils ont pour objet la distinction du bien et du mal et le choix à faire de l'un ou de l'autre, problème qui s'est dressé devant toutes les générations, comme jadis devant Adam, dans le paradis terrestre, et dont la solution, bonne ou mauvaise, rend l'homme heureux ou malheureux.

Au Capitole de Toulouse, on remarque une grande toile d'Henri Martin, représentant l'homme entre le vice et la vertu et choisissant la vertu qui lui semble plus belle. Ce tableau résume l'opération primordiale de tout acte moral. Cet acte est essentiellement personnel et débute toujours par un débat, plus ou moins rapide, plus ou moins apparent, à la suite duquel un jugement est prononcé par l'intéressé. A ce jugement succède, dans un délai variable, une décision qui entraîne l'homme, comme dans la composition d'Henri Martin, vers le vice ou la vertu.

Tel est le mécanisme, suivant lequel s'exécute tout acte moral : simple en apparence, il devient singulièrement complexe, quand on analyse les conditions dans lesquelles se prononce le jugement séparant le bien du mal. Là s'affirme cette infinie variété des esprits, qui jugent souvent une même situation avec des divergences déconcertantes. Nul n'ignore, en effet, que tel acte, considéré chez certains peuples inférieurs comme louable, est, au contraire, chez les nations plus civilisées, regardé comme nettement immoral. Et sans aller rechercher des cas extrêmes, n'entendons-nous pas chaque jour des appréciations singulièrement variées, formulées au sujet d'une action donnée. Ce qui est bien pour les uns, sera moins bien pour d'autres et, passant par des nuances diverses, arrivera à être mal pour certains. Entre l'homme le plus proche de la brute et celui qui est le moins éloigné de la perfection, il existe un échelonnement continu. En bas, sont ceux dont les facultés encore atrophiées sont peu aptes à discerner le bien du mal ; en haut, se trouvent les esprits élevés, ayant la perception nette du bien et la volonté de le pratiquer. Entre les deux apparaissent toutes les variétés de l'intelligence et de la conscience humaines. Une partie de l'humanité se trouve donc peu apte à discerner nettement le bien du mal. De là, pour ne citer que quelques exemples, ces tribus primitives, où l'homicide et le vol sont en honneur, et ces sociétés dans l'enfance, où l'oppression des foules, par une caste privilégiée, est considérée comme légitime. Quant à l'autre partie, celle qui est plus ou moins capable de distinguer le bien du mal, il n'est pas difficile de constater que, tout en reconnaissant le bien, il lui manque le plus souvent la volonté nécessaire pour le pratiquer.

Video meliora, proboque, deteriora sequor.

Sur notre planète, l'animal prépondérant est encore singulièrement

arriéré. Combien inférieure est la place qu'occupe, dans l'univers infini et dans l'immensité des mondes habités, notre petite Terre, avec son humanité....., d'autant plus orgueilleuse qu'elle est plus ignorante et plus barbare !

Dans l'humanité, telle que nous la voyons, les uns sont donc peu aptes à comprendre le bien ; les autres, tout en le comprenant, sont peu enclins à le pratiquer, tandis que quelques-uns seulement connaissent le bien et le pratiquent. A l'origine des âges, les hommes se classaient, tous ou presque tous, dans la première de ces catégories. Peu à peu, ils sont montés en grande partie dans la seconde, tandis qu'une infime minorité arrivait à la troisième.

Le mouvement ne s'est pas arrêté. Il se poursuit toujours, tantôt en s'accélérant, tantôt en se ralentissant. C'est la manifestation de cette inéluctable loi du progrès qui agit aussi bien sur la conscience que sur la vie matérielle des hommes. Seulement ces deux formes de progrès sont bien différentes. Améliorer sa vie matérielle est, pour chaque homme, un besoin inné, qu'il cherche à satisfaire de son propre mouvement, dans la mesure de ses talents. Les améliorations ainsi réalisées, quand elles intéressent la collectivité, constituent le progrès matériel. Suivant leur importance, elles le rendent lent ou rapide. Quant à améliorer sa vie morale, c'est-à-dire à réaliser le progrès moral, on vient de voir que l'homme n'y pense pas toujours et que, même quand il y pense, il est souvent fort mal disposé à le faire.

A l'humanité, telle qu'elle nous apparaît, le progrès matériel s'impose, et le progrès moral ne s'impose pas.

Pour que le besoin d'un état moral supérieur se fasse sentir spontanément dans les consciences humaines, il faut qu'elles aient atteint un développement, où, plus exactement, un degré d'avancement que le plus grand nombre d'entr'elles ne possède pas. Abandonnée à sa seule impulsion, la majorité des hommes doit être considérée comme incapable d'améliorer son état moral. C'est cette situation que l'Église catholique, avec sa psychologie si avisée, a parfaitement comprise, quand elle a proclamé que, sans la grâce, l'homme ne pouvait pas être sauvé. Il faut donc, pour que le progrès moral se réalise, une intervention spéciale, que le développement du progrès matériel n'exige pas. Cette intervention se manifeste par l'établissement d'une loi morale.

Aux hommes primitifs plongés dans les ténèbres, peu aptes à distinguer le bien du mal, il est nécessaire d'apporter un peu de lumière et de dire : Ceci est bien, ceci est mal. A tous ceux que des penchants peu contenus entraînent vers le mal, il faut imposer le frein d'une sanction légale. C'est cette loi morale que Moïse donna aux Hébreux, que Cakya-Mouni

apporta dans l'Inde, que Confucius propagea en Extrême-Orient, que le Christ enfin répandit sur le monde, après l'avoir épurée aux rayons d'une lumière divine.

Cette loi morale ne pouvait être que religieuse. Il lui fallait ce caractère pour être acceptée par des hommes uniquement guidés par des instincts grossiers.

Au fond de toute âme, même la plus grossière, se trouve un germe religieux, une aspiration vers l'inconnu, un besoin d'obéir à un Etre supérieur. C'est en s'adressant à ce sentiment, que toutes les lois morales ont pu être acceptées et ont pu répandre, chez les peuples encore barbares, la notion du bien et du mal.

Cette notion, une fois acquise, il fallait éloigner l'homme du mal et le diriger vers le bien ; à cet effet, les lois morales ont, comme toutes les lois, prévu une sanction, dont l'efficacité, surtout sur les sociétés primitives, a été considérable. Ce sont ces lois morales religieuses qui ont arraché l'humanité à la barbarie et jeté les fondements de la civilisation.

C'est encore à la loi morale qu'il faut recourir pour mettre le progrès moral d'accord avec le progrès matériel, pour chasser l'égoïsme, la soif de l'or, le goût immodéré, sinon exclusif, des jouissances matérielles, faire que l'homme remplisse ses devoirs envers lui-même et envers ses semblables.

(A suivre) Général ABAUT

Les Prémonitions

M. le Professeur Charles Richet, membre de l'Institut de France, Président d'honneur de l'Institut Métapsychique International a donné dans les salles de cette nouvelle création, aux membres adhérents et aux nombreux invités, une très intéressante conférence que nous allons nous efforcer de résumer aussi fidèlement que possible.

Il félicite d'abord le Président, le Professeur Santoliquido, de son admirable discours et du magistral exposé de ses expériences personnelles faits devant une pléiade de savants. « Vous nous donnez ainsi un grand exemple de courage, dit-il, car il faut du courage, quand, comme vous, on est arrivé aux plus hautes situations sociales, pour soutenir, même aujourd'hui, les idées de la métapsychique hardie. »

Il adresse ensuite ses remerciements à M. Jean Meyer, dont le nom

restera impérissablement attaché à la fondation de l'Institut, au docteur Geley, directeur, qui par son activité, son zèle, a fait, malgré les temps troublés, de grandes choses. Il rappelle qu'il a demandé que l'Institut soit mis sous le patronage de William Crookes et Frédéric Myers, les vrais fondateurs de la science métapsychique.

Il entre, dès lors, dans son sujet : « Les prémonitions ».

« C'est un phénomène étrange, dit-il des prémonitions, le plus étrange et le plus inexplicable peut-être de toute science ; car, enfin, lorsqu'un phénomène quelconque a eu lieu, il s'est produit dans les choses quelque ébranlement matériel dont la perception est possible, si l'on suppose des sensibilités spéciales pour cette perception. Mais, quand il s'agit de l'avenir, c'est toute autre chose. »

On nous saura gré de glaner dans cette conférence plusieurs exemples de ces prémonitions qu'il ne faut pas confondre avec les prévisions. La prémonition est « l'indication plus ou moins précise d'un fait qui n'a pas eu lieu encore, et que cependant nulle sagacité, nulle perspicacité ne permettait de prévoir. Si l'on dit que le baromètre baisse et qu'on annonce qu'il y aura un orage, ce n'est pas du tout une prémonition, c'est une prévision toute simple, toute naturelle ».

Voici le cas d'un enfant de deux ans et demi qui perd son frère, Rey, âgé de huit mois. Dans son berceau, il dit : « Maman, voilà le petit Rey qui m'appelle. Regarde, il est là ! » La mère cherche à le dissuader : « Mais non, maman, dit-il, n'aie pas peur, il est très gentil avec des anges et il m'appelle ! » Pendant plusieurs jours, l'enfant tournait ses regards vers le ciel : « Voilà le petit Rey qui m'appelle ! » Il tombe malade : « Maman, je vais aller avec le petit Rey ; le voilà qui vient à moi ! » et l'enfant meurt. M. Richet tient ce fait d'un homme qui lui inspire une entière confiance.

Voici un autre cas qui s'est produit à Paris, et où l'hypnotisme intervient. Une dame anglaise avait dans son armoire des bijoux, des diamants, des billets de banque. Elle s'aperçoit, un jour, qu'on lui en a volé une partie. Un de ses amis consulte une somnambule. Celle-ci décrit le vol, porte ses soupçons sur un jeune domestique dont la fidélité ne provoquait pas le moindre doute et dit : « Je n'ose pas affirmer que c'est lui, mais en tous cas, celui qui vous a volé subira, dans deux ans, la peine capitale ». Deux ans après, le fameux Marchandon était accusé d'assassinat et l'instruction prouvait qu'il avait été l'auteur du vol.

Les prémonitions dans les rêves sont fréquentes. Un homme très intelligent et véridique voit en rêve un incendie où figure M. Lépine, préfet de police, ayant à un de ses pieds une bottine et à l'autre une pantoufle. Vingt-quatre heures après, un incendie éclate non loin de chez

lui ; il y va et voit M. Lépine avec une bottine et une pantoufle. Distraction d'un fonctionnaire très pressé.

Les prémonitions se manifestent quelquefois par des voix. Le professeur Hyslop, psychiste renommé, raconte qu'un citoyen américain est poussé, un jour, par une voix lui disant : « Sors de ton lit, on va avoir besoin de toi ». Il sort, personne dans le village; seulement, une femme qui court avec les signes d'une grande agitation ; tout à coup, on crie ; il se hâte ; cette femme s'est jetée dans un puits, voulant se suicider, et est restée accrochée à une pierre. Il la sauve.

Citons parmi beaucoup d'autres un dernier cas, malgré la longueur de la relation. « Il y a plusieurs années, dit M. Richet, — c'est en novembre 1913, je vois arriver dans mon laboratoire le docteur Tardieu, qui est un excellent médecin, ancien interne des hôpitaux et élève de mon père. Je le connaissais peu et il me dit : « Monsieur Richet, vous qui vous intéressez aux choses métapsychiques, il faut que je vous raconte ce qui s'est passé pour moi.... En 1869, j'avais un excellent ami ; c'était un savant remarquable nommé Sonrel. Un jour nous nous promenions tous deux au Luxembourg, lorsque je vois Sonrel, transporté comme dans une sorte d'extase, qui me dit : « Mais c'est singulier, tu as un uniforme militaire, un képi, tu comptes de l'argent dans un képi, qu'est-ce que cela veut dire? Mais te voilà en chemin de fer ; mais où vas-tu? C'est à Hirson, à Sedan ; mais qu'elle horreur ! C'est effrayant, quel massacre ! Mon pauvre pays ! Mais, moi aussi, je suis en uniforme ; je meurs en trois jours, et tu es là pour protéger mes enfants. Attends ! Quarante ans encore, que de sang versé encore ! Quel massacre ! Mais oui, voilà la France jusqu'au Rhin, Cologne, Coblentz, Aix-la-Chapelle. O France ! la reine de l'univers, tu es la plus grande de toutes les nations et tous les peuples t'admirent ! ».... M. Tardieu, poursuit le conférencier, est venu me trouver et m'a dit : « Comme le moment où la seconde partie de la prédiction est sur le point de se réaliser (c'était en novembre 1913), je suis venu vous le dire. Il importe que cela constitue un document écrit dès maintenant.... » Tout est exact dans la première prémonition : l'argent compté dans un képi, l'arrivée à Hirson et à Sedan, la mort rapide de Sonrel qui a été atteint d'une petite vérole hémorragique, et Tardieu arrivant à son lit de mort : « Enfin, enfin, te voilà, je t'attendais. Je t'ai entendu venir pour veiller sur mes deux enfants ». Sonrel n'était pas marié au moment de la prédiction. Il avait un enfant et un autre devait naître en 1871. Quant à la seconde prémonition, celle qui se rapporte aux événements de 1914, elle parle de flots de sang, la France victorieuse jusqu'au Rhin, admirée par toutes les nations.... »

Ces prémonitions soulèvent de grands problèmes. Laplace, dans son

Essai philosophique sur les probabilités, dit : « Une intelligence qui, pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée, et la situation respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger des atomes : rien ne serait incertain, et l'avenir comme le passé serait présent à ses yeux ». Par quelle merveille du subconscient, un sujet, dans l'état d'hypnose ou en rêve, aperçoit-il, comme s'ils étaient actuels, des faits qui ne sont pas encore réalisés, voilà un mystère devant lequel on s'arrête avec saisissement ! Pour l'Etre suprême, omniscient, infini, la Vie du Cosmos est un drame dont tous les détails lui sont connus, quoique la plupart d'entre eux soient appelés à se réaliser dans un avenir si lointain qu'il est impossible d'en concevoir le terme. Que devient dans cette conception le temps avec ses moments successifs qui forment la trame de l'histoire? L'Eternité ne serait-elle qu'un présent dans lequel le déroulement des phénomènes nous procurerait l'illusion d'un devenir, alors que l'ensemble serait en quelque sorte immuable? En se posant ces questions, on a le vertige comme sur le bord d'un immense abîme insondable.

L'effroi augmente encore devant un autre problème plus troublant. Si l'avenir est déterminé, à quoi se réduit le libre arbitre? Je ne suis plus responsable de mes actes et, dans mes plus grands égarements, nul n'a le droit de m'accuser. Le phénomène de la prémonition bouleverse de fond en comble la mentalité humaine, du moins à première vue. Il ne faut plus parler du bien et du mal moral, de mérite et de démérite ; on est ce que le destin vous a fait, produisant des vices ou des vertus, aussi fatalement qu'un arbre produit des fruits âpres ou exquis, selon son espèce. Chose étrange, le partisan le plus décidé du fatalisme se conduit constamment comme un ferme croyant au libre arbitre. Il se repent, il blâme, il approuve, il a le sentiment de la responsabilité et il agit en conséquence. Vous avez beau lui démontrer que tous ses actes sont absolument déterminés par des causes inconnues, tout son être proteste contre votre argumentation, car il est dominé par une intuition plus forte que le raisonnement. La vérité ne serait-elle pas dans un juste milieu? Déterminés, nous le sommes de bien des manières, par la race, le climat, l'atavisme, le sexe, l'éducation, le milieu social, politique, ou religieux. Notre esprit est de la sorte rivé à des idées qui deviennent des motifs de nos résolutions ; néanmoins nous avons la conviction, instinctive ou réfléchie, que, sur la longueur de notre chaîne nous pouvons prendre des initiatives dont la responsabilité nous incombe. Il serait injuste et inintelligent de juger indifféremment la conduite de

tous les individus d'après les mêmes règles, sans tenir compte des conditions très diverses de leur développement ; mais chez l'individu réputé le plus dépravé, à moins qu'il ne soit atteint d'aliénation mentale, il y a, au sein du déterminisme, la part de la spontanéité qui échappe à la prévision et le classe dans la catégorie des êtres moraux distincts de la brute, quoiqu'il ait souvent des affinités avec celle-ci. Où commence la responsabilité? Où finit-elle? Nous avons de la nature humaine une connaissance trop superficielle pour le dire très nettement. Aussi devons-nous apporter beaucoup de réserve dans nos jugements, tout en maintenant la rigueur de nos principes.

Un autre problème est celui des personnalités qui agissent dans les prémonitions : « La prémonition, dit M. Richet, est-elle due à notre intelligence seule, ou d'autres intelligences, intelligences non humaines, analogues au démon de Socrate, interviennent-elles pour nous révéler l'avenir? L'hypothèse que d'autres intelligences que l'humaine ou l'animale existent n'est pas absurde, le contraire plutôt serait absurde. » M. Richet, sur la question du démon de Socrate, est en conflit avec Littré approuvant pleinement Lélut qui « n'hésite pas à déclarer que Socrate était affecté de la folie qu'en langage technique on appelle *hallucination*. L'hallucination est une espèce d'illusion par laquelle l'homme prête un corps réel à ses impressions, et voit, entend ou sent des objets qui n'existent que dans son imagination ». (*Médecine et Médecins* par E. Littré. p. 83). Voilà donc trois docteurs de haute renommée dont deux affirment que l'intelligence de Socrate avait souffert une lésion, tandis que l'autre, venu plus tard et mieux informé, la juge saine. Mais M. Richet, aussi opposé au spiritisme que Lélut et Littré l'ont été aux voix de Socrate, ne pourrait-il pas, dans un avenir prochain, paraître excessif? Il a imprimé, en maintes circonstances, que le spiritisme est absurde, parce qu'il ne reste rien de la personnalité, quand le cerveau a cessé d'exister. L'organe de la pensée disparaissant, la fonction disparaît en même temps. Cependant, si des personnalités intelligentes, autres que la personnalité humaine, peuvent se communiquer à nous, sans être pourvues d'un cerveau matériel, quelle absurdité y a-t-il à supposer que les désincarnés, quoique devenus invisibles, et pourvus d'un organisme subtil, conservent la faculté de nous exprimer des pensées, lorsque des conditions favorables se présentent? Toute la question est de savoir s'il y a des phénomènes, inexplicables par le subconscient, qui donnent à leur intervention un caractère de forte probabilité, de sorte que le spiritisme, au lieu d'être absurde, serait l'hypothèse la plus sensée.

Quoi qu'il en soit, M. Richet, en affirmant l'authenticité des phénomènes les plus invraisemblables, a fait preuve d'un courage dont on le

louera dans l'avenir. Il est un de ces savants d'avant-garde qui « dédaignent les faveurs ou les sarcasmes du public et vont droit leur chemin, sans rien rechercher que le vrai. » Il est même l'inventeur du mot *métapsychique* qui a pris rang dans la terminologie courante, en attendant de figurer dans le dictionnaire de l'Académie.

A. B.

La Mort et son mystère (1)

La mort et son mystère ! Cet éternel sujet de méditation, inscrit comme titre sur la couverture du nouveau livre, va se présenter une fois de plus à l'esprit de tous ceux qui pensent, soit qu'ils cherchent encore, soit qu'ils aient déja trouvé, à l'angoissant problème, une solution satisfaisante pour eux. Et tous, tous, voudront connaître une œuvre qui est appelée à vaincre les dernières résistances du doute et à faire pénétrer partout la lumière de la vérité. Les travaux de notre grand Flammarion ne sont pas de ceux dont l'utilité est contestable, ou devant lesquels il est possible de rester indifférent. Il ne nous a pas bercés avec des phrases creuses et ses enseignements ont donné les plus heureux résultats.

Nous en attendons plus encore.

Les religions étant, depuis longtemps, devenues impuissantes à maintenir l'autorité de leurs dogmes et refusant de s'associer à l'actuel mouvement d'émancipation des esprits, l'être humain que sa raison préservait d'une mysticité aveugle, tombait dans une intransigeante incrédulité. Cependant, un mystérieux besoin de connaître sa destinée était resté caché au plus profond de lui-même, et à chaque occasion favorable ne manquait pas de se manifester, lorsque l'horrible guerre allemande, avec ses millions de victimes, est venue provoquer un réveil général de la conscience, qui a rendu ce besoin de connaître plus impérieux que jamais. Mais pour le satisfaire pleinement, il était indispensable de lui offrir autre chose que des dissertations théologiques, ou de belles phrases qui ne prouvent rien ; il fallait faire la preuve par les faits, la science devait remplacer la foi qui n'opère plus.

En une seule existence terrestre, Camille Flammarion aura fait plus, pour la régénération de notre malheureuse humanité, que n'a fait, en dix-huit siècles, la plus puissante organisation religieuse du monde.

(1) Ernest Flammarion, éditeur. En vente à la librairie Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, Paris (V^e^). Un volume in-16, 6 fr. 50, franco 7 fr. 25.

Dès le début de son apostolat, il démontrait scientifiquement dans l'un de ses plus beaux ouvrages, *Dieu dans la nature*, l'existence de l'Etre suprême dont trop de gens s'appliquaient à ne plus parler. *Les derniers jours d'un Philosophe*, *Les Récits de l'Infini*, *Lumen*, *La Pluralité des Mondes habités*, montrant dans quelles conditions se poursuivait la vie éternelle, vinrent, successivement, secouer l'indifférence générale et mettre un grand nombre de nos contemporains sur le chemin du relèvement moral. Avec Allan Kardec, nul, plus que Flammarion, n'a préparé d'adeptes à notre doctrine.

Aujourd'hui, dans *La Mort et son mystère*, notre auteur aimé s'attache uniquement à *prouver* l'existence de l'âme. Nous avons sous les yeux ce beau livre que nous venons de lire et que nous relirons. Depuis de longues années, il était impatiemment attendu par une foule d'amis, de disciples reconnaissants, qui doivent à l'illustre Maître la précieuse quiétude rapportée des hauteurs où il les a conduits.

Mais Camille Flammarion est un homme de science. A notre besoin de savoir, il ne veut offrir que des certitudes. Pendant tout un demi-siècle, il a étudié avec le plus grand soin toutes les facultés de l'âme supranormales, et lorsqu'il vous affirme aujourd'hui que l'existence de cette âme est indépendante de l'organisme matériel, on peut le croire sans aucune hésitation. De nombreuses preuves, du reste, nous en sont données aussitôt. Pressentiments, divinations, prémonitions, sensations en rêves, mystérieux appels, tout est mis sous nos yeux après avoir été, de très près, examiné par lui. Il nous montre la volonté agissant sans la parole, sans aucun signe et à distance ; il nous explique la télépathie, la vue sans les yeux, par l'esprit, en dehors des transmissions télépathiques, la lucidité, le « déjà-vu », la connaissance de l'avenir, le problème du temps et de l'espace. Toutes ses démonstrations sont accompagnées de nombreux exemples ; il s'appuie sur des faits dont l'authenticité a été rigoureusement contrôlée, et la méthode scientifique expérimentale, qu'il a adoptée exclusivement, lui permet enfin d'affirmer, de la façon la plus absolue, que l'âme est une substance existant par elle-même, que c'est elle qui commande à la matière, et que lorsque les médecins, les physiologistes, ne voient dans nos facultés psychiques que des propriétés de la matière cérébrale, ils se trompent grossièrement.

La vue sans les yeux ! Ne voilà-t-il pas un phénomène qui pourrait paraître invraisemblable? La réalité en est cependant prouvée aujourd'hui. Ce ne sont évidemment pas de beaux discours qui auraient pu porter la conviction dans les masses, et la métaphysique n'aurait certainement pas suffi non plus. Mais les faits sont les faits ; quelque surprenants qu'ils soient, quelque inexplicables qu'ils puissent paraître, ils

n'en existent pas moins, et on est bien obligé de les admettre avec toutes leurs conséquences, lorsque la science nous les présente accompagnés d'une logique et irréfutable conclusion.

Et combien intéressant aussi pour le lecteur captivé, combien instructif le beau chapitre qui traite de la connaissance de l'avenir ! Il faut lire attentivement ces belles choses.

Le nouveau livre de notre grand astronome est rempli de faits qui nous apportent la *preuve* réclamée pendant si longtemps par les incrédules. Et c'est ce qui lui donne une valeur incomparable et un intérêt soutenu depuis le commencement jusqu'à la fin. Nous citerons le rêve prémonitoire de mort que voici, doublé d'une apparition. Le récit en a été fait le 8 mars 1913, par Mme Suzanne Bonnefoy, présidente de l'Union des Femmes de France, Croix-Rouge française, à Cherbourg, femme du médecin en chef de l'hôpital maritime :

« Le 18 janvier dernier, vers huit heures du matin, la domestique de M. Féron, avoué, rue Christine, et premier adjoint de la ville de Cherbourg, vint m'annoncer la mort subite de son maître, arrivée dix heures auparavant. L'affection que je portais à M. Féron était plutôt celle d'une sœur que d'une amie. Très émotionnée, je courus offrir mes services à sa femme. Mme Féron, mariée depuis vingt-huit ans à un mari qui l'avait constamment choyée, était consternée, voulait mourir. « Et dire, s'écria-t-elle en me voyant, qu'il répétait constamment depuis un mois qu'il ne verrait pas la fin du mois de janvier ! Dernièrement, il était allé à l'inhumation d'un sien ami et avait eu, la nuit suivante, un rêve assez étrange, dans lequel cet ami lui était apparu et lui avait dit : « Tel jour, vous viendrez me rejoindre. »

Comme Mme Féron me terminait ce récit, coupé par ses sanglots, Mme Leflambe, qui demeure ici, place Napoléon, entra. Mme Féron recommença son récit et ajouta : « Mon mari avait, à la suite de rêves, prédit non seulement la mort de sa mère, mais encore celle de votre mari, madame. Lorsque vous partîtes pour Vichy, en 1911, où M. Leflambe avait exigé que vous alliez pour votre santé, il me dit : « Notre ami, M. Leflambe va à Vichy pour la santé de sa femme, mais il n'en reviendra pas. » M. Leflambe, très bien portant au départ, y fut pris, en effet, d'une congestion pulmonaire mortelle.

En descendant de cette visite, je rencontrai la domestique : « M. Féron, lui dis-je, était encore hier soir à la mairie, très bien portant, et ne croyant pas mourir si vite.

— Oh ! madame, me répondit-elle, « M. Féron nous disait, au contraire, qu'il avait rêvé qu'il ne verrait pas la fin de janvier, et il en paraissait frappé. »

M. Féron se trouva subitement malade, dans la rue, et succomba en une demi-heure, emporté par une embolie du cœur. Très estimé à Cherbourg, il jouissait d'une jolie fortune, d'une très belle santé et tout lui souriait dans la vie.

Hier, 5 mars, je causai de nouveau avec Mme Féron de cette singulière prémonition. Elle me disait que son mari était persuadé d'avoir déjà vécu une autre existence que celle-ci. »

Suzanne BONNEFOY,
13, rue de la Polle, à Cherbourg.

Camille Flammarion ajoute :

« Me trouvant à Cherbourg en septembre 1914, M. et Mme Bonnefoy m'ont confirmé ce cas si curieux, et j'en ai eu, de plus, une confirmation indépendante et spontanée par M. Biard, directeur du *Réveil de la Manche*, qui avait été frappé de cette mort subite de l'adjoint au maire de Cherbourg, et qui en connaissait les circonstances.

Ces faits existent. Les nier ne sert à rien. Ils doivent, au contraire, servir à nous instruire. »

ETRE OU N'ETRE PAS? La science, par les principes de la *méthode expérimentale*, répond aujourd'hui à l'angoissante question. L'existence de l'âme humaine, indépendante de l'organisme corporel, est désormais prouvée par les faits qui ont été recueillis par le plus prudent, le plus consciencieux des investigateurs, et inscrits par lui dans *La Mort et son mystère*.

Cette première partie d'une synthèse spiritualiste nouvelle sera bientôt suivie successivement de deux autres : *Autour de la Mort* et *Après la Mort*, qui traiteront, la première des manifestations et apparitions de mourants, la seconde des manifestations et apparitions de morts. Et ainsi se trouvera complétée l'œuvre lumineuse qui doit porter partout la vérité si longtemps attendue, et faire naître enfin, chez les humains, les sentiments de fraternité dont ils ont le plus grand besoin.

LAUSER.

Les expériences du Professeur W. J. Crawford

Sous les auspices de l'Institut Général Psychologique ont eu lieu, les 12 et 18 mai, dans l'amphithéâtre de Médecine du Collège de France, deux très intéressantes conférences, faites par M. Bertrand, membre de la Faculté des Sciences de l'Université du Chili.

Le conférencier a rendu compte des expériences du professeur W.-J. Crawford, de l'Université de Belfast

Ces expériences ont été commencées il y a cinq ans, avec une jeune fille de 17 ans, médium, dont les facultés ont été méthodiquement développées par le professeur.

Les séances ont toujours eu lieu avec les mêmes personnes, parents

et amis de la jeune fille. Le conférencier fait ressortir que le jeune médium et les assistants sont tous d'une moralité et loyauté parfaites, bon croyants pénétrés du sérieux de leur rôle et il déclare que pendant les quatre ans qu'ont duré les séances, régulièrement une fois par semaine, ils n'ont touché aucune rémunération, quoiqu'étant dans des situations modestes.

Les séances commençaient par une prière. On formait ensuite un cercle en se donnant les mains. Après une demi-heure environ, la force psychique ayant atteint son maximum, on mettait les mains à plat sur les jambes, ce qui est la position du repos psychique. On chantait et les phénomènes commençaient.

La pièce où avaient lieu les séances hebdomadaires était éclairée par un bec de gaz muni d'un verre rouge. On a cependant constaté que les phénomènes se produisaient avec plus de force dans la complète obscurité.

Le côté le plus remarquable de ces séances est que les phénomènes se sont toujours produits sur la demande de l'expérimentateur, par une intervention intelligente, non visible, non identifiable, sous une forte lumière rouge, sans contact et sans hypnose d'aucun des assistants.

L'énergie intervenant a constamment coopéré à rendre efficace l'utilisation des contacts électriques, pour localiser les points d'appui des forces agissantes, et l'emploi des appareils enregistreurs permettant de mesurer ces forces et leur réaction.

Les expériences de 128 séances du professeur ont porté sur la détermination de la direction des points d'appui et sur les mesures des composantes d'une force dite psychique, agissant sur des objets matériels, sur les effets produits par cette force, agissant avec contact humain, sans transmission d'effort musculaire, sur les effets acoustiques lumineux et électriques, sur les modifications de forme, de substance plastique, sur la conductibilité des différentes matières pour cette force. Elles offrent enfin un aperçu concernant la structure et la pondérabilité des dispositifs normalement invisibles et intangibles « construits » pour l'action de cette force et la répercussion des phénomènes sur les sujets participant aux expériences.

Nous nous proposons de revenir, dans d'autres numéros, plus en détail sur ces si remarquables travaux. Ajoutons seulement que M. Yourievitch, remerciant le conférencier pour son si intéressant et clair exposé démonstratif, a déclaré que les expériences du professeur Crawford viennent, sur la plupart des points, confirmer les résultats des travaux de l'Institut Général Psychologique obtenus dans les séances avec Eusapia Paladino, il y a 10 ans, avec cette différence que dans les expériences faites à

l'Institut, les phénomènes ont été obtenus spontanément et à l'improviste et non sur la demande de l'expérimentateur, ce qui a permis à M. Crawford de contrôler plus aisément les faits et pousser plus loin ses investigations scientifiques.

M. Alexandre Bertrand a été vivement applaudi par la brillante et nombreuse assistance.

RÉMIA.

Conférence du Docteur Geley à Nice

Pendant tout le cours de l'hiver dernier, des conférences très réussies ont été faites à Nice, sous les auspices du cercle « Agni », présidé par le comte Prozor.

Des notabilités du monde scientifique et philosophique ont répondu à l'appel des promoteurs et sont venus, tour à tour, exposer leurs idées devant l'auditoire d'élite qui se pressait pour les entendre.

Les trois dernières conférences de l'année ont été faites par M. Edouard Schuré, sur « l'âme celtique et le génie de la France » ; par M. Henri Lichtenberger, professeur à la Sorbonne, sur les « mystiques allemands » et par le docteur Geley, directeur de l'Institut Métapsychique, sur « le problème du subconscient ».

Nous sommes heureux de donner à nos lecteurs une brève analyse de cette conférence du docteur Geley, dont le succès a été si vif qu'il a dû consentir à en donner une seconde, le lendemain soir, à la mairie de Nice, pour les auditeurs qui n'avaient pu assister à la première.

Conformément au désir que lui en avaient exprimé les promoteurs de ces réunions, le docteur Geley a exposé succinctement l'essence de sa philosophie, et spécialement sa réfutation du matérialisme.

Dans une comparaison saisissante, le docteur Geley rapprocha les deux erreurs formidables, qui, dit-il, ont marqué l'histoire de la pensée humaine : d'une part l'erreur géocentrique de l'univers, et d'autre part l'erreur organo-centrique de l'individu.

Ces deux erreurs sont nées d'une même illusion, celle que donne, à un examen superficiel, l'apparence des choses ; elles ont été entretenues de la même manière par la fidélité aveugle à des enseignements traditionnels, là spiritualistes, ici matérialistes, mais également inconsidérées ou mal compris. Elles se sont enfin heurtées et brisées aux mêmes obstacles : la complication extrême des systèmes de raisonnement qu'elles finissaient par exposer et l'obstacle insurmontable des faits.

Tout d'abord, en effet, l'idée organo-centrique était très simple et d'accord avec toutes les apparences : de même que toute l'activité de l'univers peut paraître orientée autour de la Terre, de même toute l'activité psychologique semble relever de l'organisme.

Tant que ce qu'on a appelé le parallélisme psycho-physiologique parut l'expression même de la vérité, on n'eut pas d'objection radicale à faire à la conception organo-centrique.

Mais la thèse du parallélisme se montra vite notoirement insuffisante. Les psychologues classiques inventèrent alors des explications subtiles et compliquées, de même que les anciens astronomes invoquaient, pour pallier l'insuffisance de l'idée géocentrique, les « épicycles » ou les « excentriques ». Vaines subtilités! L'idée organo-centrique chancelait et bientôt des précurseurs géniaux, tels que Bergson, montraient combien l'activité mentale déborde l'activité cérébrale. Puis vint l'étude si complexe de la psychologie subconsciente. Il fut alors démontré qu'au-dessus du psychisme conscient, existe un psychisme subconscient, infiniment plus vaste, puisqu'en lui sont les capacités innées, les facultés supérieures, et le fonds même de l'individu, les capacités artistiques et créatrices, l'inspiration et le génie.

Or, en ce qui concerne le subconscient, c'est-à-dire la part principale du psychisme individuel, le parallélisme psycho-physiologique ne se retrouve nulle part : ni dans l'innéité des principales facultés, du talent, du génie, ni dans l'hérédité, aussi vaine au point de vue psychologique qu'évidente au point de vue physique, ni dans le développement individuel des centres nerveux, ni dans l'effort volontaire, car le subconscient se manifeste toujours en l'absence de tout travail et pendant le repos cérébral, ni dans les acquisitions sensorielles et le travail réfléchi, dont l'inspiration est complètement indépendante.

Enfin l'étude du supranormal, soit physiologique, soit psychologique, vint porter le coup de grâce à la conception organo-centrique en démontrant l'évidence d'un dynamo-psychisme absolument indépendant de l'organisme et conditionnant ce dernier.

La démonstration de cette vérité, nos lecteurs le savent, est la base même des travaux du docteur Geley. C'est elle qu'il a résumée dans sa conférence.

Il démontra d'abord la faillite de la conception physiologique classique de l'individu ; cette conception n'explique aucun des faits biologiques essentiels ; ni la forme spécifique, ni l'édification de l'organisme, ni son maintien, ni sa centralisation, ni ses réparations ; ni surtout les métamorphoses embryonnaires et l'hystolyse de l'insecte. De plus, elle est en contradiction formelle avec les faits de la physiologie dite supranor-

male. Tous ces faits se dressent contre la conception organo-centrique ; tous proclament, avec évidence, la nécessité d'admettre dans l'être physiologique une dominante, la dominante directrice d'un dynamisme supérieur.

De même l'examen de tous les faits psychologiques, y compris la psychologie subconsciente et la psychologie supranormale, proclament la faillite de la conception du moi synthèse, du fonctionnement des neurones cérébraux. Cette thèse classique n'explique aucun des faits psychologiques, ni la direction centralisatrice du moi, ni la caractéristique psychique de l'individu, ni surtout la cryptopsychie et la cryptomnésie.

Toutes les capacités innées, tout le fonds même du moi, tout le psychisme latent, toutes les facultés supérieures, l'Inspiration, le génie, toute la mémoire subconsciente, si prodigieusement étendue, sont absolument soustraits au parallélisme psycho-physiologique, base unique de la théorie matérialiste. L'évidence est encore plus forte pour la psychologie supranormale. Il est positivement impossible de rattacher au fonctionnement des centres nerveux, de faire tenir dans le champ des facultés sensorielles, les actions mento-mentales, télépathiques ou lucides.

Tout se passe, en réalité, comme si le moi dit conscient était conditionné par le moi dit subconscient, totalement indépendant de l'organisme, plus vaste, plus profond ; moi réel dont le moi conscient n'est que le reflet limité et fragmentaire.

Le docteur Geley montre alors combien l'idée nouvelle est féconde : « Elle fait disparaître, dit-il, toutes les obscurités et complications de la conception de l'individu, de même qu'avec l'erreur géocentrique avaient disparues toutes les obscurités et complications du système du monde ». Ce n'est pas seulement la psycho-physiologie normale et la psycho-physiologie supranormale et subconsciente qui se trouvent éclairées, c'est aussi la psychologie pathologique : depuis les névroses et l'hystérie jusqu'à la folie. Tout s'explique, tout est à sa place, dans un cadre harmonieux et complet. C'est enfin une lumière éclatante qui vient illuminer l'évolutionnisme et transformer la philosophie naturaliste. La conception du dynamo-psychisme essentiel, conditionnant les représentations matérielles ; le passage indéfini de l'inconscient primitif au conscient réalisé donnent à l'évolution son rythme propre et indiquent bien quel est son facteur essentiel et primordial, alors que les facteurs classiques d'adaptation et de sélection n'en sont que les facteurs accessoires.

Dans la dernière partie de sa conférence, le docteur Geley fait ressortir les conséquences philosophiques, morales et sociales de sa philosophie.

Il montre que les espérances grandioses de l'humanité ne doivent plus être basées seulement sur la foi ou l'intuition, mais sur un calcul de rigoureuse probabilité ; que la question de la survivance repose désormais sur la démonstration. Il résume enfin les idées si nobles et si belles qu'il avait développées dans la dernière partie de son livre.

Quand les applaudissements eurent cessé, divers auditeurs prièrent le docteur Geley de leur donner quelques explications accessoires. Une discussion très courtoise s'engagea et se prolongea longuement. Le conférencier répondit à toutes les objections et sa parole si claire et si convaincue acheva de persuader son auditoire.

PIERRE MEYRANNES.

VERS L'UNION

Dans le *Sphinx* (9 mai) son directeur, M. Gastin, fait appel à l'Union de tous les spiritualistes. Nous aussi, nous souhaitons cette union entre tous les spirites et spiritualistes. Pour la réaliser, il faut que chacun soit animé d'un esprit de large tolérance. Nous respectons toutes les opinions, toutes les croyances. Nous suivrons toujours la voie que notre vénéré Maître nous a montrée. Nous ne pouvons mieux faire que de citer ses conseils :

« Caractère essentiellement progressif de la doctrine. De ce qu'elle ne se berce pas de rêves irréalisables pour le présent, il ne s'ensuit pas qu'elle s'immobilise dans le présent. Exclusivement appuyée sur les lois de la nature, elle ne peut pas plus varier que ces lois, mais si une nouvelle loi se découvre, elle doit s'y rallier ; elle ne doit fermer la porte à aucun progrès, sous peine de se suicider : s'assimilant toutes les idées reconnues justes, de quelque ordre qu'elles soient, physiques ou métaphysiques, elle ne sera jamais débordée, et c'est là une des principales garanties de sa perpétuité.

Si donc une secte se forme à ses côtés, fondée ou non sur les principes du spiritisme, il arrivera de deux choses l'une : ou cette secte sera dans la vérité, ou elle n'y sera pas ; si elle n'y est pas, elle tombera d'elle-même sous l'ascendant de la raison et du sens commun, comme déjà tant d'autres sont tombées depuis des siècles ; si ses idées sont justes, ne fût-ce que sur un point, la doctrine qui cherche le bien et le vrai partout où ils se trouvent, se les assimile, de sorte qu'au lieu d'être absorbée, c'est elle qui les absorbe.

Si quelques-uns de ses membres viennent à s'en séparer, c'est qu'ils croient pouvoir faire mieux ; s'ils font réellement mieux, elle les imitera ; s'ils font plus de bien, elle s'efforcera d'en faire autant, et davantage si cela se peut ; s'ils font plus mal, elle les laissera faire, certaine que, tôt ou tard, le bien l'emporte sur le mal, et le vrai sur le faux. Voilà la seule lutte qu'elle engagera.

Ajoutons que la tolérance, conséquence de la charité, qui est la base de la morale spirite, lui fait un devoir de respecter toutes les croyances. Voulant être acceptée librement, par conviction et non par contrainte, proclamant la liberté de conscience comme un droit naturel imprescriptible, elle dit : Si j'ai raison, les autres finiront par penser comme moi ; si j'ai tort, je finirai par penser comme les autres. En vertu de ces principes, ne jetant la pierre à personne, elle ne donnera aucun prétexte à représailles, et laissera aux dissidents toute la responsabilité de leurs paroles et de leurs actes.

Le programme de la doctrine ne sera donc invariable que sur les principes passés à l'état de vérités constatées ; pour les autres, elle ne les admettra, comme elle l'a toujours fait, qu'à titre d'hypothèses jusqu'à confirmation. S'il lui est démontré qu'elle est dans l'erreur sur un point, elle se modifiera sur ce point.

La vérité absolue est eternelle, et, par cela même, invariable ; mais qui peut se flatter de la posséder tout entière? Dans l'état d'imperfection de nos connaissances, ce qui nous semble faux aujourd'hui, peut être reconnu vrai demain, par suite de la découverte de nouvelles lois ; il en est ainsi dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique. C'est contre cette éventualité que la doctrine ne doit jamais se trouver au dépourvu. Le principe progressif, qu'elle inscrit dans son code, sera la sauvegarde de sa perpétuité, et son unité sera maintenue précisément parce qu'elle ne repose pas sur le principe de l'immobilité.

L'immobilité, au lieu d'être une force, devient une cause de faiblesse et de ruine, pour qui ne suit pas le mouvement général ; elle rompt l'unité, parce que ceux qui veulent aller en avant se séparent de ceux qui s'obstinent à rester en arrière. Mais, tout en suivant le mouvement progressif, il faut le faire avec prudence et se garder de donner tête baissée dans les rêveries des utopies et des systèmes ; il faut le faire à temps, ni trop tôt ni trop tard, et en connaissance de cause.

On comprend qu'une doctrine assise sur de telles bases doit être réellement forte ; elle défie toute concurrence et neutralise les prétentions de ses compétiteurs.

L'expérience, d'ailleurs, a déjà justifié cette prévision. La doctrine ayant marché dans cette voie depuis son origine, elle a constamment

avancé, mais sans précipitation, regardant toujours si le terrain où elle pose le pied est solide, et mesurant ses pas sur l'état d'opinion. Elle a fait comme le navigateur qui ne marche que la sonde à la main et en consultant les vents. »

Notre chemin est tracé, nous n'avons rien à ajouter à des indications si claires et si précises.

Jean MEYER.

Chronique Étrangère

L'esprit qui dicte au vicaire G. Vale Oven de si saisissants messages (1), vient de lui fournir des renseignements précis sur les difficultés qu'éprouvent les hôtes de l'Au-delà à transmettre leur *exacte* pensée. Le document nous semble assez important pour mériter d'être traduit :

Pour vous parler, nous disposons de termes et d'expressions que nous ne pouvons utiliser sans outrepasser votre possibilité de comprendre. A les entendre, dans votre perplexité, vous interprétez mal notre pensée. Pour vous instruire, nous venons au nombre de sept, quelquefois plus, quelquefois moins. Nous avons, au préalable, établi ce que nous avions à vous dire, mais sans fixer un vocabulaire rigoureux, parce que, d'abord, il nous faut vérifier l'état d'esprit où vous êtes et les facultés de réceptivité — variables, — dont vous disposez *ce jour-là*. Ceci constaté, nous délégnons vers vous nos émanations. Si nous vous envoyions nos pensées en détail, individuellement, vous les recevriez avec une fâcheuse confusion. En conséquence nous les amalgamons en une sorte de foyer d'où elles vous sont renvoyées : elles vous atteignent, par une projection unie, homogène, et non dans leur variété primitive. Lorsque, malgré ce soin pris par nous, vous hésitez sur le sens d'un mot ou d'une phrase, c'est que nos pensées, synthétisées en une, ne s'expriment pas parfaitement à travers le mot que nous avons choisi ou la forme que nous avons adoptée. Dans ces moments, arrêtez-vous, pour nous laisser nous concerter, remettre notre pensée sous une apparence plus claire. Alors, nous recommençons, notre idée vous devient accessible et vous pouvez continuer. Par suite d'un grand nombre de complications, il nous advient fréquemment, en relisant ce que nous vous avons dicté, de voir que vous n'avez pas relaté notre message avec toute la limpidité requise, et que, pour partie, notre communication ne vous a pas été accessible. Ceci est une conséquence naturelle de l'intervention de ce voile épais qui est tiré entre la sphère où nous parlons et celle où vous vivez. L'« atmosphère » de l'une et de l'autre est d'une nature si différente qu'en passant de l'une à l'autre il se produit toujours une « perte de vitesse » et souvent si brusque, si marquée qu'il en résulte un à-coup, dans le torrent de nos idées, phénomène qui produit, à la frontière

(1) Publiés par la *Weekly Dispatch* depuis février dernier.

des deux régions, un trouble inévitable. C'est comme un fleuve qui s'effondre, par une cataracte, à un niveau inférieur où l'eau bouillonne et écume. Dès que le courant n'est plus aussi troublé, nous essayons de le clarifier, et nos messages deviennent plus intelligibles.

Une autre difficulté est l'absence du terme adéquat. Le cerveau humain est un admirable instrument, mais, de substance matérielle, et lorsque le flot de nos pensées le pénètre, il est gêné par une « densité » qui peut parfois lui opposer un obstacle absolu. La haute intensité, la subtilité de nos vibrations ne peuvent toujours émouvoir à souhait ce cerveau compact et lourd. Et puis, il y a bien des choses, chez nous, pour la désignation desquelles les langages terrestres ne possèdent pas de mots : telles couleurs de notre spectre et que vos yeux ne voient point, le médium ne le décrivant que par à peu près ; les sons tels que vos sens ne sauraient les enregistrer, les forces que vous n'avez aucun moyen de mesurer, et je vous parlerais même de la quatrième dimension si je ne craignais de vous entraîner trop loin. Pour toutes ces raisons et d'autres, quand nous vous visitons et vous entretenons de notre vie, nous sommes continuellement perplexes et en lutte pour trouver le mot qui sera compris et ne pas nous écarter du champ d'intelligence où nous pouvons rester en contact utile.

Plus loin, le vicaire Vale Oven — ou, pour mieux dire, l'esprit qui lui dicte, — met en présence un Esprit guide et un « mort de la veille », qui consacra sa vie à l'étude des sciences positives, et qui ne peut se résoudre à admettre l'existence de l'Au-delà. Le dialogue est, en vérité, fort curieux. Qu'on en juge.

J'avais été envoyé, dit l'Esprit Zabdiel, pour recevoir un homme mort depuis quelques heures et qui avait des idées plutôt sceptiques sur la réalité de son nouvel état. D'abord, il ne me distingua pas clairement, mais je concentrai ma volonté sur lui, et enfin il m'aperçut avec netteté. Alors, je lui parlai : « Vous semblez perdu. Je puis vous venir en aide. Dites-moi d'abord s'il y a longtemps que vous êtes dans nos régions. » — « Je ne saurais vous répondre exactement, soupira-t-il. J'avais commencé un voyage : j'allais en Afrique. Mais le pays où je suis ne paraît pas être celui où je me rendais. » — « Vous êtes fort loin de l'Afrique, en effet. » — « Mais comment s'appelle cette contrée? Quelle tribu l'habite? Je vous vois tous blancs et fort beaux, et je n'ai jamais eu aucune notion sur vous-mêmes, fût-ce dans mes plus savantes lectures. » — « Vous vous trompez, répliquai-je. Éveillez vos souvenirs. Vous nous connaissez bien. Nous sommes ceux que, dans vos livres, on nomme les saints et les anges. Je suis l'un de ceux-là. » — « Mais pourtant..... »

Le nouveau venu n'acheva pas sa pensée. Il ne me croyait pas et craignait de m'offenser par une réplique trop vive car il se voyait dans un pays inconnu, au milieu d'un singulier peuple, et il était seul. Je continuai : « Il vous arrive en ce moment l'événement le plus extraordinaire de votre vie. Dans tous vos voyages, vous n'avez jamais rencontré de barrière plus haute et plus épaisse. Je vais être franc avec vous et vous dire toute la vérité. Vous ne me croirez pas tout d'abord. Mais faites un effort sur vous-même, car si vous doutez, vous n'aurez aucune paix en l'âme, et ne pourrez faire, chez nous, aucun progrès. Il s'agit que vous vous convainquiez des nouvelles conditions où vous êtes, et

cessiez de vous considérer comme un grand savant, comme un scientifique qui croit avoir expliqué toutes choses. Il faut redevenir ignorant comme un enfant à l'école, admettre que vos théories passées n'ont aucun sens, notamment pour tout ce que vous avez imaginé concernant les lendemains de la mort. Je sais que ce sont là, pour vous, de dures paroles, mais il est nécessaire que vous les entendiez. Regardez-moi bien et dites-moi, si vraiment je vous parais honnête et si mon langage n'est pas profondément amical. »

Le malheureux me considéra longuement, d'un air très sérieux, et puis : « Je suis complètement abasourdi par ce que vous me dites. Vous me faites l'effet de céder à ce je ne sais quel fol enthousiasme ; votre visage est franc. Je ne doute pas que vous ne me vouliez du bien. Mais où voulez-vous en venir? » — « A ceci, répliquai-je, vous savez ce qu'est la mort? » — « Je me suis trouvé face à face avec elle, bien des fois. » — « Bien. Et aujourd'hui, pourquoi ne l'acceptez-vous pas? Quelle opinion avez-vous d'une science, — la vôtre — qui parle de la mort sans connaître ses différences avec la vie? » — « Mais, parlez, expliquez-vous, s'impatientait mon interlocuteur. J'attends vos lumières. » — « Les voici donc ! Et d'abord laissez-moi vous assurer que vous êtes maintenant dans l'état que, sur la terre, vous qualifiez *la mort.* »

A ces mots, le savant éclata de rire, et, d'un ton de moquerie : « Oh ! quel plaisantin êtes-vous donc? Et que cherchez-vous à me faire croire là? Si vous me prenez pour un dément, dites-le une bonne fois, et laissez-moi passer mon chemin. Y a-t-il un village, par ici, où je pourrais manger et trouver à me loger jusqu'à demain? » — « Mon ami, vous n'avez pas besoin de manger, fis-je observer, convenez que vous n'avez pas faim. Et à quoi bon reposer un corps qui n'est pas fatigué? »

L'hôte, perplexe, songeait. Il avoua enfin : « C'est ma foi vrai; je n'ai pas faim. C'est étrange! Et cependant ce jour me paraît le plus long de ma vie. Je n'y comprend plus rien. » Il se replongeait dans sa rêverie. J'insistai : « Allons, veuillez reconnaître que vous êtes mort, et que vous voilà chez les Esprits. C'en est fini avec la Terre. Votre vie terrestre, c'est le passé. Vous vivrez ici désormais, et bientôt vous comprendrez mieux. Si vous n'acceptez pas cette vérité initiale, je ne puis vous être d'aucune utilité. Réfléchissez-y. Quand vous le désirerez, je reviendrai vous voir. »

Quelque temps s'écoula. A la fin, j'entendis l'appel du savant, et je vins à lui. Il avait beaucoup médité, se plaignait que la lumière et l'atmosphère où il était ne lui convenaient pas. Je l'accompagnai dans une région qui lui parut plus habitable. Là, il fit un effort violent pour comprendre, et l'évidence le toucha peu à peu. Mais ce fût un rude combat entre son orgueil scientifique et l'obligation où il était d'y renoncer. Conduit progressivement vers une sphère plus élevée, il accepta à la fin ce qui ne pouvait être nié. Alors, il s'approcha de moi. Il ne se défendait plus contre la certitude. Nous échangeâmes un regard fraternel, il s'agenouilla, baissa la tête en signe de contrition. Il cachait son visage dans ses mains. Je le bénis et lui prodiguai les paroles de réconfort.

Il en advient souvent ainsi avec les morts qui nous arrivent de la Terre.

Nos confrères étrangers mentionnent de nombreuses expériences : il faut se résigner à choisir. Le *Jornal Espirita* (Porte-Alegre) cite le cas d'un prêtre à qui un jeune homme vient demander une messe pour son

âme. « Je n'en dis que pour les morts. » — « Mais... je suis mort. » Et le visiteur s'éloigne après avoir remis dix francs. La messe dite, le fantôme — car il s'agissait bien d'un défunt — revient et confesse avoir volé cette somme à son père. Le prêtre, très intrigué, questionne le père dont le « mort » lui a donné l'adresse. Vérification faite, un billet de dix francs manque dans le portefeuille. « Est-ce celui-ci? » demande le religieux. Et il lui est répondu : « Celui-là même ! » Le père avait reconnu le papier-monnaie à ce fait qu'il était déchiré et recollé. — Le même journal parle d'une fillette qui, soudain, entre en trance, prend la voix d'une personne morte il y a quelques mois, et prévient la famille de la défunte d'avoir à rembourser à un tiers une somme de 200 reis. La dette est prouvée : le créancier n'avait pas cru devoir en parler, car il estimait la somme insignifiante. — Ce n'est peut-être pas sans une pointe d'ironie pour les « sénateurs » que la *Revista de Espiritualismo* (Curityba, Brésil), publie la note suivante : « A New-York, un aliéné de 26 ans, dans ses moments de lucidité, écrit en prose avec une remarquable inspiration et discourt d'une façon si magistrale qu'elle évoque et dépasse en beauté, les paroles de nombreux orateurs décédés, jadis notables sénateurs. » — *Psychic Gazette* rend compte de divers cas de communication entre personnes vivantes, par écriture automatique. C'est ainsi qu'un lecteur assure avoir reçu un commentaire de M. Asquith, sur l'accumulation des denrées dans les docks. L'ex-ministre, on le sait, est bien vivant. A ce propos, il est rappelé que dans le premier numéro du *Borderland* (juillet 1893), W. T. Stead signala avoir, lui aussi, communiqué maintes fois avec des êtres vivants », bien que cela puisse paraître incroyable », disait-il.

Miss X... recevait fréquemment des messages de personnes qu'elle connaissait, sans utiliser aucun instrument. Il lui suffisait de poser une question et sa main traçait automatiquement la réponse, souvent d'une très lointaine distance. Moi-même je puis communiquer de la même manière avec beaucoup de mes amis. C'est là *un fait* que je contrôle par une expérience quotidienne. En le mettant en doute, je serais aussi coupable que l'eût été Christophe Colomb s'il avait décidé de retourner en Espagne avant d'atterrir, au moment où il a vu le soleil éclairer les côtes du Nouveau-Monde. Ne retournons pas en Espagne. Croyons aux échanges de messages avec les vivants, comme avec les morts ! »

A Santos (Brésil), deux jeunes époux partent, vers les États du Nord, en voyage de noces. Quelques jours après, la mère de la mariée reçoit une facture de couturière, d'un chiffre très élevé, bien qu'elle ait la conviction que la robe de mariage ait été payée. Le reçu est malheureusement égaré. Mais la nuit suivante, la jeune femme apparaît en songe à sa mère et lui dit où est caché le reçu. La couturière doit renoncer à sa pré-

tention. La semaine suivante, la mère apprend la nouvelle que sa fille est morte, la veille de l'apparition. — *The Progressive Thinker* du 27 mars reproduit un long message dicté de l'Au-delà par John Jacob Astor, le milliardaire qui périt lors de la catastrophe du *Titanic*. « Je regrette, dit-il entre autres déclarations, de n'avoir pas, ma vie durant, attaché plus d'importance aux manifestations de l'Esprit. » Par ailleurs, le *Progressive* (17 avril) publie l'aventure d'un employé de commerce, très positif et nullement lettré, aussi peu poète que possible, et qui un soir, arrivant dans une ville où il n'était jamais venu, au moment d'établir l'ordre de ses courses pour le jour suivant, écrit, malgré lui « Timrod » sur son bloc-notes. Puis, sous le titre : *Ce n'est que temporaire*, il ajoute les vers aux vers, les strophes aux strophes, sans pouvoir retenir sa main, sans connaître ce qu'il trace. Or, le poème est fort beau et, à la fin, il le signe Timrod ! Et le lendemain matin, la première statue qu'il voit sur une place publique, est celle du poète local Timrod, dont il n'a certes, dans sa profonde ignorance, jamais entendu parler !

***

Le spiritualisme moderne continue à provoquer dans les Églises, et notamment en Grande-Bretagne, des commentaires contradictoires et parfois violents. L'archiprêtre de la cathédrale de Baltimore, le Rév. S. Mc. Comb, déclare nettement : « Pourquoi les Esprits ne pourraient-ils atteindre nos pensées? La mort n'est qu'un incident physique et ne modifie en rien l'esprit lui-même. Rien de nos relations morales et spirituelles ne peut en être altéré. » Le Rév. Myers, de South Moor (Durham), tout en faisant ses réserves sur l'emploi non méthodique du spiritisme, dit l'avoir étudié pendant dix ans et s'être convaincu que c'est là un champ où fleurissent des beautés innombrables : « J'ai eu moi-même des preuves indiscutables de la survivance de l'âme au corps. Et je parle constamment avec un jeune homme qui est tombé à la guerre. »

« Je ne crois plus à l'Eden de l'Ancien Testament, proclame le Rév. Th. Ch. Fry, doyen de Lincoln. Voici le moment où l'Église d'Angleterre n'a plus le droit de professer un dogme que ses paroissiens ne reconnaissent plus, et que les prédicateurs eux-mêmes ne croient plus. Personne ne peut plus accuser d'agnotisme quiconque use du bon sens dans l'interprétation de notre ancienne *mythologie* ». Ces graves paroles furent prononcées au couvent de Canterbury, lors d'une discussion relative au Spiritualisme.

M. CASSIOPÉE.

Échos des Sociétés et Groupes

Société d'Etudes Psychiques de Nancy. — Deux belles conférences faites par M Jules Gaillard, conférencier de l'Union Spirite Française, ont eu lieu les 14 et 15 avril, dans les salles des Agriculteurs et de la Chambre de Commerce, sous la présidence de M. Thomas, qui a prononcé une excellente allocution où il a fait ressortir l'importance de l'Institut Métapsychique International à Paris. Il donne la parole à M. Gaillard. Celui-ci fait allusion à la conférence qu'il fit à Nancy, en 1905, et adresse un souvenir ému au docteur Haas, ancien président de la Société, au colonel Collet et à M. Cordier, morts pendant la guerre. Il rend hommage aux maîtres de l'école de Nancy, pour leurs intéressants travaux sur l'hypnotisme. Le conférencier a pris comme sujet : « Le Spiritisme en 1920 » et « Du Spiritisme à la Métapsychique ». Il démontre par des preuves scientifiques et expérimentales le néant de la conception matérialiste. Il conclut à la nécessité d'une doctrine morale s'appuyant sur la science pour répandre des idées de justice, de solidarité, de fraternité. C'est aux spirites que ce rôle incombe. Le conférencier est vivement félicité.

Dijon. — M. Gaillard a également fait dans cette ville une causerie sur « l'évolution spirite ». Un nombreux auditoire, très intéressé par l'exposé du conférencier, lui a manifesté sa sympathie. Nous espérons que nos amis de Dijon ne tarderont pas à se grouper en société.

Revues et Journaux

La Revue des Sciences Psychiques de Genève (janvier-février) publie le compte rendu de l'assemblée de la Société Psychique de Genève, année 1919. M. Pauchard a prononcé à cette occasion un fort beau discours, que nous regrettons de ne pouvoir reproduire. Il insiste sur l'importance de la propagande des idées spiritualistes faisant pénétrer partout le sentiment de la justice, de l'entr'aide mutuelle qui améliorera le sort de l'humanité.

L'Information (21 avril) donne des renseignements sur l'organisation et les travaux de l'Institut Métapsychique International, 89, avenue Niel, à Paris, et cite le livre de M. Cornillier : « La survivance de l'âme ».

Dans *La Revue mondiale* (1er mai), M. Marie-Léopold Laceur parle des prédictions de Richard Wagner sur notre victoire.

Le Voile d'Isis (mai) contient un très bel article de M. Boué de Villiers : « Que devenons-nous après la mort? »

Echos d'Oran (3 mai). L'Union spiritualiste algérienne annonce sa réorganisation. Elle fait ressortir, dans un article bien présenté, la morale qui découle de notre doctrine et cite à l'appui une belle page du livre du docteur Geley, directeur de l'Institut Métapsychique International : « L'Etre Subconscient » (Alcan et Librairie Leymarie).

La Revue Hebdomadaire (15 mai) publie, sous la signature de M. Germain Lefèvre Pontalis : « Le triomphe de Jeanne d'Arc ».

Comédia (17 mai) publie le compte rendu d'une conférence faite au Club du Faubourg, à Paris, par M. Henri Regnault, ardent propagateur de nos idées. Cette conférence a été un véritable succès pour le jeune orateur. L'auteur de l'ouvrage si apprécié : « Le Bonheur existe », fait paraître un nouveau livre : « Seul le Spiritisme peut rénover le monde ». Nous ne doutons pas qu'il sera accueilli avec la même faveur.

Bibliographie

CHRISTIANISME ET SPIRITISME

Preuves expérimentales de la Survivance. — La doctrine secrète du Christianisme. — Relations des premiers Chrétiens avec les Esprits des Morts. — La Nouvelle Révélation, par Léon Denis.

Un volume de 432 pages nouvelle Édition considérablement augmentée (douzième mille). Prix : 3 fr. 50 ; franco 4 fr. 50.

M. Léon Denis vient de publier une nouvelle Edition de ce livre, considérablement augmentée, car elle comporte, en plus de la première édition, en tenant compte de la différence des caractères employés, un grand nombre de pages nouvelles. La plupart des chapitres ont bénéficié d'adjonctions importantes. La partie concernant l'expérimenta-

tion psychique s'est enrichie de nombreuses considérations, de multiples témoignages et faits récents. Les notes complémentaires ont été l'objet de remaniements et d'augmentations importantes. Ce livre offre donc au lecteur l'attrait d'une œuvre nouvelle. Rédigé en ce style clair et entraînant qui est familier à l'auteur, il nous tient au courant des importantes questions scientifiques, philosophiques et religieuses qui passionnent notre époque et sollicitent tous les penseurs ; il montre les analogies profondes qui existent entre le spiritisme actuel et les premiers temps du christianisme, la part des phénomènes dans l'avènement de cette doctrine qui a remué le monde. En ce moment où le spiritisme est l'objet des attaques violentes et systématiques du clergé catholique, ce livre offre à tous les adeptes de nos croyances des moyens de défense et de controverse.

Dans ce but, un index alphabétique y a été ajouté afin de faciliter les recherches et indiquer tous les sujets se rattachant à ces vastes questions.

Voici en quels termes un grand journal spiritualiste signalait l'apparition de cet ouvrage : « Nous ne saurions donner au lecteur une idée, même affaiblie, de cet ouvrage extraordinaire, de la vigueur et de l'éloquence de ces pages, où l'auteur a su déployer toute la lucidité de son âme de philosophe, de penseur et d'artiste. On y trouvera en même temps qu'une méthode d'analyse, sachant utiliser toutes les ressources d'une raison éclairée, un fonds solide de science persuasive, qui donne à tout ce que la doctrine spiritualiste renferme de beau et de consolant, un relief clair et net, qui subjugue et élève l'esprit.

« Pour tous ceux qui ne font pas de la vie un marché de plaisirs égoïstes, pour ceux qui sont susceptibles d'un idéal élevé, pour ceux qui aspirent à donner, hors de la vie matérielle, un but à leur destinée, pour tous ceux qui sont capables de dévouement à la cause de l'humanité, le livre de Léon Denis sera un évangile d'inspiration et d'encouragement ; il les transportera dans les sphères supérieures où règnent la justice et l'amour pur, dans une éclosion de lumière caressante, et ils ne cesseront pas de bénir la main qui les a conduits dans ce voyage aux régions sublimes de l'infini.

« A tous ceux qui aiment le vrai et le beau, cette lecture offrira la plus grande satisfaction esthétique, une sorte de volupté de l'esprit qui se sentira flotter dans l'harmonie, la lumière et la vérité. »

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU ET Cie, 18, RUE CLAUZEL.